

Note préliminaire

Le jeudi 26 septembre 1968, vers sept heures, le premier ministre du Québec Daniel Johnson est trouvé mort par son secrétaire particulier, Paul Chouinard. Le corps gît dans la chambre qu'il occupe seul dans une des roulottes où Hydro-Québec loge les personnalités de marque visitant son chantier de Manicouagan. Le premier ministre est arrivé la veille pour inaugurer la centrale Manic-5 et son barrage. Dix ans plus tôt, à titre de ministre responsable des ressources hydrauliques dans le gouvernement de Maurice Duplessis, il avait approuvé la construction de cet ensemble de production d'électricité. La veille de l'inauguration, le premier ministre a vécu une journée chargée. Il a tenu une conférence de presse marquant son retour aux affaires après un congé de maladie de trois mois pour soigner son cœur gravement malade. Puis il s'est déplacé de Québec à Manicouagan. Il s'est accordé une longue soirée de festivités. Avec un très évident bonheur, le premier ministre a côtoyé pendant plusieurs heures tantôt des personnages politiques, parmi lesquels Jean Lesage et René Lévesque, tantôt des dirigeants d'Hydro-Québec et des représentants d'entreprises ayant participé à ce vaste chantier, et tantôt les ouvriers, les techniciens et les ingénieurs et autres professionnels qui avaient été les véritables artisans du complexe hydroélectrique. Un peu après minuit, le 26 septembre, le premier ministre est reconduit à sa chambre par Jean Loïselle, son chef de cabinet, avec qui il veut encore parler avant de se retirer. Loïselle,

exhortant son patron à se reposer, réussit assez rapidement à mettre un terme à l'échange, le laissant seul pour la nuit. C'est donc seul que Daniel Johnson vit ses dernières heures. C'est seul aussi qu'il meurt. Une autopsie attribue le décès à une thrombose coronaire.

Les problèmes cardiaques dont souffre le premier ministre lui ont été confirmés en 1964, avant son accession à la direction du gouvernement, par son frère Réginald, cardiologue de son état. Le spécialiste va même jusqu'à lui recommander de quitter la vie politique s'il veut vivre. Johnson refuse. Jusqu'à la fin, il persistera dans ce refus, préférant « mourir debout ». En septembre 1967, il doit s'absenter des affaires pendant deux mois, à la suite d'un nouvel épisode de problèmes cardiaques, et encore du début de juillet à la fin de septembre 1968. Même s'il se sait atteint et très vulnérable, il déclare à un journaliste, lors de la conférence de presse de sa rentrée, qu'il se sent « dangereusement bien » et à un autre qu'il a vécu une « récupération très rapide qui étonne [ses] médecins ». Au retour d'une convalescence de trois mois, il se veut rassurant, peut-être autant pour lui-même que pour la société québécoise dans son ensemble.

Il se trouve que, depuis janvier 1968, Johnson a vécu une très difficile période. En effet, il a publié, avant de devenir premier ministre, un ouvrage politique et programmatique intitulé *Égalité ou indépendance* qui révèle, derrière sa façade d'homme habile et assuré ayant pratiqué la vie politique depuis plus de vingt ans, de sombres préoccupations. Celles-ci sont autant personnelles que politiques, comme l'explique son biographe Pierre Godin :

La fondation du Mouvement Souveraineté-Association symbolise l'échec de son ouverture sur le nationalisme.

L'arrivée de René Lévesque sur le front de l'indépendance constitue un tournant historique. Si les fédéralistes trouvent en [Pierre Elliott] Trudeau leur messie, les nationalistes trouvent le leur en Lévesque. Et lui, Daniel Johnson, sent se resserrer le formidable étai. [...]

Maintenant tout s'embrouille. Mauvais printemps que celui de 1968. Ses déboires minent encore davantage la santé de Daniel Johnson. Il dort mal et la nuit l'effraie de plus en plus. Certains soirs, dans la tiède brunante de printemps, le premier ministre du Québec est saisi d'angoisse. On ne le laisse jamais seul, ni au bureau ni dans ses appartements du Château Frontenac. La maladie le traque. L'homme devient chaque jour de plus en plus ambivalent, contradictoire, insaisissable. [...] Désormais, il redoute d'arriver à la fin de son mandat sans avoir pu réaliser cette égalité pour laquelle il se bat depuis si longtemps. [...] Le chef unioniste se sent pris au piège de son propre slogan. Il a promis l'égalité ou l'indépendance. Il faudra bien « livrer la marchandise ». L'idée d'avoir à « livrer » autre chose que l'égalité semble le frapper de panique. En se rapprochant de de Gaulle, il a enclenché un processus de polarisation politique dont lui-même et son parti risquent d'être les premières victimes. [...] Il semble désespéré de ne pas trouver la clé qui lui permettrait de s'évader de son imprudent diptyque. Préparer l'indépendance serait travailler contre sa thèse fondamentale de l'égalité au sein même de la Confédération. Ce serait avouer son échec. D'ailleurs, la veulent-ils seulement, ces Québécois ? Il est loin d'en être convaincu. Au contraire, il a la certitude que ses compatriotes souhaitent l'égalité, mais qu'ils ont peur de s'en donner les moyens et qu'ils ne le suivraient pas sur la voie de la séparation. Johnson parle souvent à son entourage de la schizophrénie des Québécois, très autonomistes, bien sûr, mais tout aussi fédéralistes et en train de devenir

fiévreusement trudeauistes. Ce peuple veut tout avoir et ne rien risquer*.

Pendant les six dernières heures de sa vie, après que l'eut quitté son chef de cabinet, Daniel Johnson est seul dans sa chambre. De ces heures, il ne reste aucun témoignage, ni oral, ni écrit, ni de lui-même, ni d'autrui. Une personne occupant une chambre voisine croit avoir entendu vers l'aube un gémissement, mais rien d'autre. On ne saura jamais de manière certaine comment Daniel Johnson a vécu les ultimes heures de sa vie.

Cela dit, on peut imaginer. On peut imaginer Johnson dormant mal et peu, souvent éveillé. On peut imaginer Johnson à la recherche d'un sommeil rendu fuyant par toutes ses préoccupations personnelles et politiques des derniers mois. On peut imaginer Johnson, très soucieux de planifier ses prochaines actions politiques au terme d'une année difficile, revisitant des épisodes importants de sa vie politique récente pour y trouver le fil conducteur ou l'inspiration d'une ambitieuse et efficace relance politique. Travaillé par des interrogations politiques brûlantes concernant son ambition politique la plus fondamentale de conquérir, pour sa nation, l'égalité au sein du Canada, on peut imaginer Johnson mettant à profit son insomnie pour dresser un bilan de son action. On peut imaginer la tension croissante provoquée chez lui, pendant ses ultimes heures, par l'évocation des grandes difficultés vécues au cours des derniers mois. On peut imaginer qu'il ait éprouvé l'appréhension d'un inachèvement, sinon même d'un échec.

* Pierre GODIN, *Daniel Johnson, tome 2: 1964-1968. La difficile recherche de l'égalité*, Montréal, Éditions de L'Homme, 1980, p. 347-349.

* * *

Cette fiction historique autour du destin politique de Daniel Johnson imagine des interrogations, des inquiétudes, des déceptions, des résolutions, des angoisses politiques ayant pu l'habiter durant ses dernières heures vécues dans la solitude et le silence de la nuit de Manicouagan. Cette fiction ne prétend pas rendre compte de toute l'œuvre politique de Johnson. Il s'agit bien plutôt d'examiner le drame politique vécu par Daniel Johnson durant son bref passage au pouvoir, en particulier par l'évocation de son projet politique fondamental d'« égalité ou indépendance » ultimement inachevé et même échoué.

Il faut rappeler que ce passage au pouvoir, de juin 1966 à septembre 1968, survient dans une conjoncture politique et culturelle bien caractérisée. Les premières années de la Révolution tranquille ont notamment changé la province de Québec en ce que l'on appelle l'« État du Québec ». Cette entité politique aspire à un statut nouveau lui donnant plus de pouvoirs dans le Canada et lui permettant de se doter d'institutions la soustrayant à des institutions fédérales homologues, par exemple un régime de rentes de retraite provincial et une caisse de dépôt et de placement. En plus, le Québec veut entretenir des relations directes avec la France et rayonner à l'échelle internationale dans la Francophonie dans l'exercice de ses compétences constitutionnelles. Enfin, ces années sont caractérisées par une exceptionnelle créativité culturelle et une affirmation nationale nouvelle. Par contre, le mouvement souverainiste n'est pas encore devenu un parti politique pouvant sérieusement aspirer au pouvoir. Cette conjoncture politique permet encore de tendre à un statut politique nouveau pour le Québec, par

exemple à un statut d'« État associé », au sein d'un Canada qui serait renouvelé.

C'est ainsi que, face à un gouvernement fédéral dirigé par un ancien diplomate et qui se voulait accommodant, Johnson s'engage dans la recherche de l'« égalité » pour le Québec et pour les Canadiens français grâce à une nouvelle constitution canadienne. Mais, malgré le soutien que lui offre le général de Gaulle, au-delà il est vrai de ce qu'il désire vraiment comme premier ministre du Québec, il se heurtera au refus, signifié par un pouvoir fédéral désormais dirigé par Pierre Elliott Trudeau, de ses demandes de pouvoirs supplémentaires et d'un statut particulier pour le Québec. Son projet d'« égalité ou indépendance » mourra en même temps que lui.

Le premier ministre Daniel Johnson sut bien incarner et exprimer, pendant la brève conjoncture particulière des années 1966 à 1968, l'ambivalence profonde et persistante et l'incapacité de choisir de la nation québécoise entre son aspiration à la fois à une plus complète autonomie et à une plus complète égalité, et à la peur durable de la souveraineté hors du Canada. À travers le destin politique et le projet inachevé — et sans doute inachevable — de Daniel Johnson, il s'agit ici aussi de mettre en lumière et de rappeler à la nation québécoise son propre, durable, grandissant et mortifère inachèvement.

Je remercie mesdames Françoise Bertrand et Sandrine Huez, et messieurs Antoine Del Busso, Daniel Johnson et Pierre-Marc Johnson, pour leurs commentaires et leurs conseils.

C. C.
Mai 2024

NOTE SUR LES CITATIONS

Dans cette fiction historique, certains personnages prennent la parole. Leurs propos apparaissent entre guillemets, comme il se doit. Puisqu'il s'agit ici d'une *fiction*, certains propos sont inventés. Mais, puisqu'il s'agit d'une *fiction historique*, d'autres sont des citations authentiques. Celles-ci sont suivies d'un chiffre en appel de note conduisant aux sources à la fin du livre.

1

26 septembre 1968, à minuit et quelques minutes

Le 26 septembre 1968, dans la nuit septentrionale nouvelle pour lui de Manicouagan, il arrive finalement aux roulottes où logent les invités de marque d'Hydro-Québec. Une feuille collée sur la porte de l'une des chambres indique « Daniel Johnson, premier ministre ». Il y a été raccompagné par son chef de cabinet, Jean Loiselle, qui le presse d'aller se reposer. Il n'en ressent pas le besoin, contrairement à Loiselle, visiblement très fatigué. Minuit a sonné déjà.

Depuis le matin, il se sent habité par une forme d'excitation ou une espèce d'euphorie. Quelques jours plus tôt, il est revenu de trois mois de congé de maladie, incluant un séjour aux Bermudes, où il a mené une agréable vie sociale. Pendant ces semaines, il s'est aussi occupé comme il l'a pu en réfléchissant à des réformes qu'il voudrait apporter aux institutions politiques du Québec. Par exemple, instituer un régime présidentiel. Au retour des Bermudes, à peine passé chez lui, il a dû se soumettre, le 23 septembre, à une nouvelle série d'examen en cardiologie. Il s'est fait expliquer par l'équipe médicale que les résultats n'étaient pas encourageants. Il a bien compris que son état de santé s'était encore dégradé. Il s'est confié à André Lagarde: « André, je vais mourir cette semaine, le mois prochain, en tout cas bientôt. Mais je vais mourir debout ! »

En haussant les épaules devant les résultats des examens et les sombres conclusions des médecins, il est rentré au bureau, d'abord à Montréal, puis à Québec. Il a rencontré son caucus. Il a présidé une séance de son Conseil des ministres. Il s'est déclaré lui-même dangereusement bien ! Puis, le 25, il a mené avec brio une conférence de presse marquant sa rentrée politique. Il a dû franchir une manifestation syndicale ; il a même reçu un coup de bâton dans le dos. La conférence de presse terminée, il s'est rendu en avion à Manicouagan pour inaugurer le lendemain matin le barrage Manic-5. Il a passé toute la soirée à rencontrer des gens, à serrer des mains, à parler avec les dirigeants d'Hydro-Québec, avec les collègues du monde politique, avec des dirigeants d'entreprises invités à l'inauguration, et beaucoup plus avec les hommes qui ont construit le barrage, les ouvriers des différents corps de métier, les techniciens, les contremaîtres, les ingénieurs. Pendant toute cette soirée, il s'est immergé presque goulûment et avec bonheur dans la foule assemblée, en tentant d'ignorer sa fatigue croissante. Il éprouvait l'agréable sentiment de s'être retrouvé et d'avoir enfin recommencé à vivre après avoir été prisonnier des médecins et mis en quelque sorte en hibernation par rapport aux choses de la politique. Surtout il s'est cru totalement infatigable, même après une longue journée très chargée en activités. Par moments, il a ressenti quelque chose à la poitrine. Mais ce n'était pas douloureux. Cela ne durait qu'une ou deux secondes à chaque fois. Il a d'ailleurs surpris des regards de personnes qui semblaient étonnées de son apparence. Par moments aussi, une voix en lui, une voix bien faible, le pressait de faire attention. En contrepoint, il a entendu surtout sa propre voix le rassurer. Il s'est répété qu'il vaut mieux courir des risques en se tenant

debout que de se tuer soi-même d'ennui en arrêtant de vivre comme il a toujours vécu.

Et c'est debout qu'il veut accueillir, comme un signe plus que comme un cadeau, ce privilège dont l'Histoire le gratifie aujourd'hui. Il se souvient que, comme ministre des Ressources hydrauliques en 1958, c'est lui qui a approuvé la construction de ce magnifique, de cet extraordinaire barrage qu'il a vu des airs en arrivant en avion de Québec. C'est lui qui, dans quelques heures, comme premier ministre du Québec, présidera avec enthousiasme, et aussi avec une immense gratitude pour tous les artisans de l'ouvrage, les cérémonies d'inauguration officielle du barrage. Quelle bonne fortune ! Toute la journée d'hier, toute celle qui vient de débiter, sa croyance obstinée que sa santé tiendra encore le coup, comme par la force de sa volonté, a distillé en lui cette espèce d'euphorie ou même de bonheur qu'il ressent encore au moment d'aller dormir. Mais, malgré cette humeur allègre, ce soir, pas plus que les autres soirs selon son habitude, il ne se résigne à aller dormir. Encore une fois, il se laisse aller à veiller tard. C'est à regret, poussé gentiment mais fermement dans le dos par Loïselle, qu'il a fini par quitter la soirée de festivités préparant au jour de l'inauguration officielle.

À la porte de la roulotte, quand il voit que Loïselle fait mine de se retirer, il le retient. « J'ai des choses à te dire avant demain¹ ». Oui, tant de choses à dire encore avant d'aller dormir ! Mais Loïselle ne veut pas s'asseoir, malgré son invitation. Il parle de la réunion du Conseil des ministres. Il commente le caucus. Il revient sur sa conférence de presse. Il parle de toutes les personnes qu'il a rencontrées, des échanges qu'il a eus pendant la soirée, surtout ceux avec de simples artisans du barrage qui étaient

heureux de le côtoyer et de se laisser photographier avec lui. Puis il parle de la triple poignée de main qu'il a provoquée avec ses adversaires politiques et qui l'a un moment uni à eux. « Je suis tellement content de la photo avec Lesage et Lévesque, elle reflète la politique que je veux poursuivre. Il ne faut pas qu'on se déchire entre nous. Nous allons avoir besoin d'être unis pour faire opposition aux visées d'Ottawa². » Pour être forts, ajoute-t-il, il faut que les Québécois s'entendent sur l'essentiel. Il évoque aussi de Gaulle en se demandant ce qui va arriver de l'appui de la France quand le Général ne sera plus aux commandes du pays. Depuis les événements du mois de mai, il s'inquiète. « Je ne vois pas Pompidou haranguer la populace au balcon³! ».

Propulsé par ses réflexions à voix haute, il ne sent pas le passage du temps, il ne voit pas le voile d'impatience dans le regard de Loïselle et la fatigue dans ses yeux. « Nous avons fait du bon travail ensemble depuis qu'on se connaît. Je suis heureux de tout ce que tu as fait depuis que tu es mon chef de cabinet, et maintenant que je suis revenu, on va s'organiser et ça va aller sur des roulettes. J'ai une bonne entente maintenant avec Jean-Jacques Bertrand et Paul Dozois et ils m'ont donné leur parole que si jamais quelque chose m'arrivait, pour assurer la continuité, Jean-Jacques assurerait l'intérim, ensuite ce serait Jean-Guy Cardinal⁴. » Il voit que Loïselle l'écoute, mais il devine chez son collaborateur une espèce d'impatience, bien polie toutefois. À la première pause entre deux phrases, il l'entend lui dire : « Patron, je vais me coucher. Nous avons une longue journée demain. Elle commencera encore plus tôt pour moi. Je vous en prie, allez vous reposer, vous aussi. » À regret, il laisse partir son chef de cabinet.

Il se retrouve seul face à la nuit. La fatigue, qu'il avait essayé de chasser par toutes ses activités de la soirée, remonte en lui tout d'un coup comme une nausée. C'est l'heure inévitable d'affronter enfin l'obscurité de la nuit. Il se met au lit. Il se résigne à éteindre. Il sent l'effet des deux verres de Cutty Sark qu'il s'est permis et qu'il aime tant. Il a l'impression que l'alcool atténue plus que d'habitude le vif malaise qu'il ressent toujours à ce moment de ses journées. Il s'endort.